

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1982)
Heft: 627

Buchbesprechung: Vivre l'électron [Pierre Arnold]

Autor: Neiryneck, Jacques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SUITE DE LA PAGE PRÉCÉDENTE

Les grandes manœuvres du général Thomke

continué de faire leur politique dans leur coin. Elles ont pris plaisir à développer en même temps les mêmes produits; elles ont mis un point d'honneur à se fournir auprès de concurrents plutôt qu'auprès des entreprises du groupe.

Dans le secteur de la R-D (recherche et développement), le tableau est encore plus triste. Le laboratoire central d'Asuag (Asulab) tourne fort, mais à vide parce que ses projets ne sont pas acceptés par les différents centres de production. Ces derniers entretiennent du reste eux-mêmes leur propres équipes de R-D... Et bien évidemment, le secret est de rigueur entre ces sociétés!

On peut noter que l'esprit n'est pas meilleur entre les instituts de recherche. Les rivalités de personnes entre le CEH (Centre électronique horloger), la FSRM (Fondation suisse pour la recherche en microtechnique), le LSRH (Laboratoire suisse de recherches horlogères) et d'autres unités moins importantes font régner un climat malsain et préjudiciable.

Les personnes compétentes ne sont pas si nom-

breuses et les moyens financiers et techniques ne sont pas si importants qu'il faille se quereller, se voler des projets, se méfier les uns des autres en permanence. Et pourtant!

Pour mener à bien son opération, le général Thomke doit parvenir à regrouper autour des trois centres de production de Granges, Marin et Fontainemelon des unités homogènes et cohérentes, tant en ce qui concerne les produits que les gens; il lui faudra obtenir de plus que chaque centre se considère comme complémentaire des autres et non pas comme un concurrent.

Ces objectifs, ramenés à l'essentiel, paraissent si évidents qu'on se demande quelles difficultés restent à résoudre et quels obstacles restent à franchir. Nous en voyons trois principaux, dans le temps: — On a tant attendu qu'il faut maintenant courir; tout le monde n'a plus un physique adapté à un tel effort.

— L'argent. Les réserves sont depuis longtemps épuisées. Les crédits ont été déjà entamés au point que les banques se mettent à hésiter à s'engager davantage (elles commencent même à se couvrir).

— Les mentalités. C'est là où le bât blesse le plus. Les attitudes ancestrales des horlogers sont aux antipodes de la collaboration et du travail d'équipe.

par lui. Le livre se veut donc d'abord une initiation pédagogique et puis un discours rassurant.

L'effort pédagogique est tout à fait remarquable. Aidé par une mise en page impeccable, assisté par une iconographie somptueuse, Pierre Arnold révèle, si besoin en était encore, sa capacité de parler le langage simple qui est compris par tous. On retrouve ici l'éditorialiste matois et retors de «Construire», dont l'habileté fait passer les idées les plus contestables.

Car, sous couleur de décrire les merveilles de l'électronique, le véritable dessein du livre, de Pierre Arnold et de la classe technocratique, est de faire

croire que la technique résoudra tous les problèmes. On ne peut plus aujourd'hui ignorer que la planète est déchirée par un conflit Nord-Sud, que la démographie galopante engendre la famine, que la violence monte, que les pollutions menacent la biosphère. Quel ouvrage de réflexion peut encore se situer en dehors de ces problèmes? Si on est responsable à un titre quelconque de la société actuelle, il faut bien convenir que l'on est aussi responsable de ces «bavures». Comment continuer à gérer le gaspillage et la gabegie sans avoir quelques pincements à la conscience? Dilemme.

Jadis entre une guerre glorieuse et une séance d'alcôve, Louis XIV avait la ressource de se confesser; Staline pouvait se persuader qu'il accomplissait dans le sang les prophéties de Karl Marx. Mais un manager contemporain est passablement démuné. Les idéologies sont devenues folles et les églises exsangues. Il n'a pour conforter son ardeur que ses propres ressources. Puisqu'il faut poser un acte de foi pour prolonger l'absurde, il n'y a qu'une divinité de reste: la technique.

Quelle technique? Pas le nucléaire dont la popularité est au plus bas, pas la chimie qui a une solide réputation d'empoisonneuse, pas l'automobile qui fait vieux jeu, pas la recherche spatiale dont l'inutilité est évidente. Reste l'électronique, parce qu'elle ne pollue pas (au moins de façon visible), parce qu'elle sert des tâches nobles (informer, instruire, calculer, distraire), parce qu'elle est mystérieuse, incompréhensible, donc potentiellement magique. Exemple de magie électronique selon Pierre Arnold: le drame des pays sous-développés est dû à une démographie galopante; celle-ci est due à un manque d'information; l'électronique informe; elle résoudra donc les problèmes démographiques. CQFD.

Ne riez pas. «Vivre l'électron» dit clairement ce que la majorité des hommes pense. La langue simple de Pierre Arnold dévoile ingénument les inconsciences d'une civilisation sans projet, qui sont d'habitude mieux dissimulées dans les discours ronflants des dirigeants politiques et dans les thèses pédantes des économistes. A ce titre, l'ouvrage de

NOTES DE LECTURE

L'électron libérateur

Sous un titre aussi ambigu que provocateur, Pierre Arnold vient de publier les réflexions que lui suggèrent les progrès récents de l'électronique. «Vivre l'électron»¹ cela peut vouloir dire: vivre par l'électron, pour l'électron, comme l'électron. Dans l'esprit de l'auteur, il n'y a pas de doute possible: il faut assumer le défi de l'électronique, il faut comprendre l'électron pour ne plus se sentir menacé

Pierre Arnold mérite d'être lu par tous ceux qui sont curieux de savoir ce que pensent les dirigeants de l'économie.

«Il faut imaginer Sisyphe heureux.» Ainsi Camus concluait-il son essai sur l'homme absurde. Aujourd'hui il nous faut imaginer que Pierre Arnold et ses semblables sont de bonne foi.

Jacques Neiryck

¹ Pierre Arnold, «Vivre l'électron», éditions Ex Libris, Lausanne, 1981 (voir également, DP 619, 22.12.1981, la petite note de lecture de Gil Stauffer, «Neutron électron, poil au menton» Réd.).

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Ecrivain cherche éditeur

A propos de livres, j'avais écrit voici deux ou trois ans un petit essai consacré à *André Dhôtel*, le romancier du «Pays où l'on n'arrive jamais».

J'avais eu la surprise et la joie de voir s'intéresser à mon entreprise un éditeur neuchâtelois: *Ides et Calendes*.

Au cours de l'été 1980, j'ai corrigé les épreuves... Et puis, à l'automne, l'éditeur, septante-cinq ans, est tombé malade. Et comme il assumait seul ses éditions, en mécène qui ne se préoccupait guère de rentabilité, il a fallu tout arrêter. Et je me suis trouvé devant l'alternative suivante: ou renoncer à voir paraître mon livre, ou trouver quelques milliers de francs!

Je me suis adressé tout d'abord à *Pro Helvetia*, lequel, après quelques semaines de délai dues aux vacances, m'a répondu qu'il ne pouvait rien faire pour moi, *Dhôtel étant Français!*

(Ce qui n'a pas laissé de m'étonner, vu que la même semaine, le même Pro Helvetia me convoquait à Fribourg pour participer à un jury, qui devait décerner un prix à un auteur *canadien* — il

est vrai que l'année précédente, le Canada de son côté avait primé une Suisse: Alice Rivaz.)

Je me suis adressé à la France (à l'office chargé des Affaires culturelles), qui m'a répondu qu'on ne pouvait rien faire, *l'éditeur étant Suisse!*

(Ce qui n'a pas laissé de m'étonner, vu que naguère, Gide et Giraudoux n'avaient pas hésité à confier tout leur théâtre à ce même *Ides et Calendes* — il est vrai que c'était la guerre, et l'occupation... Quarante ans déjà, comme le temps passe!) Je me suis adressé à la Fondation Hoeppli, qui ne m'a pas répondu — il se peut que la lettre se soit perdue.

Je me suis adressé à la «Landi», fondation issue de la «Landesausstellung» de 1939 et patronnée par le Département de l'instruction publique du canton de Zurich, qui m'a répondu très courtoisement et très diligemment, qu'en principe, elle ne soutenait que des travaux portant sur l'histoire suisse et la littérature suisse — et qui était cet André Dhôtel à qui j'avais consacré une étude? Et s'il avait quel lien avec notre pays? J'ai répondu qu'en conscience, et bien qu'il eût écrit sur Rousseau et publié un livre chez Payot, je ne pouvais pas prétendre que... La «Landi» a pris alors la peine de m'écrire une seconde fois, pour me dire qu'en effet... mais que cependant elle verrait, au moment du bouclage annuel des comptes, si elle pouvait faire quelque chose. Remarquable, non?

Je me suis adressé à la Commission des affaires culturelles du canton de Vaud, qui nonobstant le fait que Dhôtel était Français, et que l'éditeur était Neuchâtelois, et que l'auteur — c'est-à-dire moi-même — pouvait à juste titre éveiller quelque réticence, m'a accordé son soutien avec beaucoup de générosité, me tirant plus qu'à moitié d'affaire. Enfin la Migros, entreprise du «capital à but social», a bien voulu s'intéresser à moi. Elle aurait pu ne pas le faire, le caractère «social» de mon livre n'étant pas évident! Elle l'a fait. Grâce à quoi, j'ai pu donner à l'imprimeur le feu vert, me trouvant plus qu'aux trois quarts hors de souci.

J. C.

ZURICH

La gauche existe... on peut la rencontrer

C'est à un pasteur, grutléen et politicien, qu'on doit la création, en 1907, des Archives sociales (Neumarkt 28, 8001 Zurich). Trois secteurs de «conservations» principaux: le monde du travail, la politique sociale, les coopératives et le socialisme. Une institution scientifique unique en son genre en Suisse.

Seule une visite guidée (c'était le cas, récemment, lors de la célébration du 75^e anniversaire) permet de découvrir les richesses des dépôts, malheureusement actuellement un peu dispersés en raison du manque de place (dans quelques années, un nouveau domicile permettra de réunir toutes les collections).

Les Archives sociales ne se contentent pas de collectionner des livres, elles possèdent des milliers de brochures, de tracts et de documents, et elles tiennent à jour des dossiers d'articles de presse sur 1001 sujets. L'objectivité est de règle, mais aussi la rigueur scientifique.

Vous trouverez par exemple, au hasard des rayons, la preuve irréfutable de certaines falsifications de documents «historiques»: telle cette curieuse absence de la signature de Trotsky sur un document publié en RDA et dont l'original se trouve aux Archives sociales.

L'histoire de la gauche, omniprésente dans ces locaux d'une richesse extraordinaire. Et même là où on l'attendait le moins. Quel étonnement de découvrir que le bibliothécaire en charge de notre visite était un fils de Fritz Platten, cet ancien secrétaire du Parti socialiste suisse, co-fondateur du Parti communiste suisse, mort en 1942 dans un camp de travail en URSS.

R.B.

Dernier numéro de DP, page 2, titre du «point de vue» signé Catherine Dubuis, une coquille malencontreuse, il fallait lire bien sûr: «Oh Dieu, l'étrange peine!» Rendons à Corneille...